

Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Comité de rédaction

MM. James S. Patty, Claude Pichois. Secrétaire: M. Robert Daniel.

**Directeur du Centre W. T. Bandy
d'Etudes Baudelairiennes
M. Claude Pichois.**

Comité de direction

M. W. T. Bandy, Mme Barbara C. Bowen, MM. Luigi Monga,
James S. Patty, Raymond P. Poggenburg.

A partir du tome 21 (1986) le *Bulletin baudelairien* est publié en deux fascicules par an. L'un des numéros est composé d'articles; l'autre contient le recensement bibliographique annuel. Le *Bulletin baudelairien* continue à donner sous cette forme à ses lecteurs la même quantité d'articles que dans les tomes précédents.

Veuillez adresser toute correspondance au

**BULLETIN BAUDELAIRIEN
Box 6325, Station B
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235, U.S.A.**

Abonnement annuel:

Amérique du Nord: \$7.00
Autres continents: \$10.00

Le montant des abonnements doit être adressé, soit par chèque bancaire, soit par mandat, au BULLETIN BAUDELAIRIEN.

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Décembre 1987

Tome 22, n° 2

SOMMAIRE

Un anniversaire : les <i>OEuvres posthumes</i> de 1877 par Claude Pichois	43
Deux lettres d'Eugène Crépet à Auguste Dozon par Annette Dozon-Daverio	45
Dans les chemins de Baudelaire : Baudelaire, Cyrano et Regnard par Benoît Saint-Hilaire	52
Frédéric Dulamon par Graham Robb	55
Baudelaire au <i>Béranger</i> par Graham Robb	61
Une version inconnue du poème en prose "L'Horloge" par Peter Edwards	72
Question de sens par Jean Pellegrin	81
La Lettre du 20 juillet 1859 et ses petits par Claude Pichois et Nicole Dinzart	85
Baudelaire, Hôte de Madame Sabatier, Rue Frochot : Rectifications et précisions par Jean Ziegler	89
Informations	91

Un anniversaire LES "OEUVRES POSTHUMES" DE 1887

Nous avons dit, dans la biographie de Baudelaire publiée en 1987 aux éditions Julliard, la gratitude que les baudelairistes devaient avoir pour Eugène Crépet, dont l'*Etude biographique* introduit à la lecture des *OEuvres posthumes et correspondances inédites*. En effet, celui-ci avait mené une enquête auprès des survivants et il avait ainsi donné le modèle d'une démarche biographique pour tout récit et portrait relatifs à un moderne ayant cessé, depuis peu, d'être un contemporain.

A lire la vingtaine d'articles importants que cette publication a provoqués et dont l'analyse pourrait donner lieu à une étude intéressante, deux constatations s'imposent.

La première n'est pas à l'honneur de la presse périodique française de 1987. Les grands noms de 1887 et d'autres, un peu moins grands mais estimables, se sont penchés sur le volume d'Eugène Crépet : Barrès, Robert de Bonnières, Brunetière, Paul Desjardins, Gustave Frédéric, Albert Giraud, Jules Lemaitre, Edmond Lepelletier, Emile Verhaeren, Teodor de Wyzewa ont exprimé leurs opinions, dans des journaux et des revues comme le *Voltaire* et le *Figaro*, le *Journal des Débats* et *L'Echo de Paris*, la *Revue bleue*, la *Revue indépendante* et la *Revue des Deux Mondes*.

La seconde est que Baudelaire est au centre du débat - c'est normal - et qu'il essuie beaucoup de critiques - de Brunetière comme de Lemaitre. Mais, à l'exception de quelques compliments adressés au biographe et collecteur de textes, ni ceux qui aiment Baudelaire, ni ceux qui, en cette

époque de "décadentisme", craignent son influence parce qu'ils la jugent délétère, ne soulignent l'étonnante nouveauté de la recherche menée par Eugène Crépet.

Cette omission est caractéristique d'une idée de l'histoire littéraire. Tout se passait alors comme si l'histoire littéraire devait attendre que les écrivains et leurs contemporains fussent depuis longtemps disparus pour que l'on commençât à s'intéresser sérieusement aux créateurs et aux témoins de la création.

Eugène Crépet a été un précurseur ; il a eu en 1887 le sort des précurseurs. Un siècle plus tard, il est juste, équitable et salubre d'honorer son souvenir, puisqu'il avait déjà traité Baudelaire en grand classique.

CLAUDE PICHOS

DEUX LETTRES D'EUGENE CREPET A AUGUSTE DOZON

Dans l'avant-propos de la biographie qui ouvre les *OEuvres posthumes et correspondances inédites* de Baudelaire en 1887, Eugène Crépet rend hommage aux amis de jeunesse du poète : Gustave Le Vavas seur, Ernest Prarond, Jules Buisson, Philippe de Chennevières, Auguste Dozon, Champfleury, qui lui ont communiqué leurs souvenirs "avec la plus gracieuse obligeance". Ecartons Champfleury, qui ne fut pas un ami de la première heure. Des cinq témoignages restants, deux ont été publiés, ceux de Prarond et de Buisson¹. De celui de Le Vavas seur on ne connaît encore que des fragments insérés par Eugène Crépet dans son livre et repris depuis dans le *Baudelaire* d'Eugène et Jacques Crépet.

La descendante d'Auguste Dozon, Mme A. Dozon-Daverio, a bien voulu nous communiquer les lettres qu'Eugène Crépet avait adressées à son grand-père. Elles sont intéressantes pour confirmer le sérieux de l'enquête menée par le biographe de Baudelaire. Si l'on peut exprimer un regret, c'est que manquent les réponses. La raison en est simple : c'est de vive voix qu'Auguste Dozon aura confié ses souvenirs à Eugène Crépet.

Le Bulletin

I

Paris, le 23 octobre 1886

Monsieur,

Excusez, je vous prie, la liberté que je prends de m'adresser à votre obligeance sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Mais si vous voulez bien prendre la peine de parcourir, des yeux, les lignes qui vont suivre, vous admettez, je l'espère, les motifs de ma démarche.

Depuis plusieurs années, je m'occupe de rassembler tous les documents qui peuvent se rattacher à l'histoire de la vie et des oeuvres de Baudelaire, le poète qui a été un des amis de votre première jeunesse, et j'ai été assez heureux pour pouvoir acquérir successivement la plus grande partie des manuscrits dont son éditeur - qui était aussi son créancier - avait hérité en 1867, sans parler d'un grand nombre d'autres manuscrits, notamment de correspondances assez volumineuses, entre autres des lettres à Sainte-Beuve, dont la *Nouvelle Revue* a publié, le 1^{er} octobre dernier, de très importants extraits.

Ces documents, que je grossis sans cesse par mes recherches, me permettent, dès maintenant, d'écrire, du pauvre grand poète, une biographie beaucoup plus complète que celle d'Asselineau, avec preuves à l'appui pour une foule d'assertions et d'aperçus qui renouvellent entièrement la question.

Un de mes premiers soins, avant de prendre la plume, a été de recueillir toutes les traditions orales dont il m'était possible de soupçonner les sources. C'est ainsi que je me suis adressé aux anciens camarades et amis du poète, principalement à MM. Champfleury, Gustave Le Vasseur et Ernest Prarond (ce sont, à peu d'exceptions près, les seuls qui vivent encore).

Vos anciens amis, MM. G. Le Vasseur et E. Prarond, ont mis le zèle le plus obligeant à répondre aux questions que je me suis permis de leur poser et je ne pourrai jamais

leur être assez reconnaissant. Chacun d'eux a pris la peine de rédiger, à mon intention, de véritables *mémoires* spéciaux, pleins d'anecdotes, d'opinions, de jugements qui ont singulièrement facilité ma tâche de biographe.

Au cours de leur travail, chacun d'eux m'a longuement entretenu de vous, surtout à l'occasion du livre de poésie où ils vous ont eu pour collaborateur, les *Vers*. M. Le Yavasseur m'a donné sur ce très remarquable volume des détails précieux, et M. Prarond m'a envoyé une véritable notice sur votre carrière diplomatique et littéraire.

Ce sont ces détails qui m'ont donné le plus vif désir d'avoir l'honneur de vous connaître, Monsieur, et de causer avec vous du poète dont vous avez été un des plus anciens amis. J'aurais de mon côté à vous communiquer sur lui des pièces et des renseignements de toute sorte que je crois de nature à vous intéresser.

J'ai, de plus, besoin de quelques directions pour l'étude de la littérature populaire de la Grèce du XVI^e s., ainsi que de la Roumanie et de la Serbie de la même époque. Or, personne n'est plus en mesure que vous, Monsieur, de me donner sur ces divers points d'utiles conseils.

Comme nous ne sommes pas séparés par de grandes distances, comme je le suis de vos amis, me permettriez-vous de me présenter chez vous? J'en serai bien heureux. Je suis obligé d'aller *jeudi* prochain à Viroflay; je serai bien près de Versailles et, si je n'ai pas reçu de vous, *mercredi* soir, un contre-ordre dont je serais désolé, je prendrai la liberté d'aller frapper à votre porte, de 2 h. à 2h.½ le lendemain.

En attendant que j'obtienne l'honneur que je sollicite, je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments de haute et respectueuse estime.

Eugène Crépet
25, rue des Bassins
(Quartier des Champs-Élysées)

Si vous avez continué, pendant votre séjour en pays étranger, à vous intéresser à la poésie française, *il se peut* que mon nom ne vous soit pas tout à fait inconnu. J'ai publié, de 1861 à 1863, chez les libraires Gide et Hachette, quatre volumes intitulés *Les poètes français*, avec la collaboration de Sainte-Beuve, Th. Gautier, Ch. Baudelaire etc. Voilà comment je suis entré en rapport avec MM. Le Vavasseur et Prarond dont je tenais à citer des poèmes dans mon recueil.

Comme le prouve la lettre suivante la visite eut lieu le jeudi 28 octobre. Eugène Crépet obtint une partie des informations qu'Auguste Dozon pouvait lui donner sur Baudelaire. Mais on ignore pour quelle raison il avait besoin de "directions" relatives à la littérature populaire de la Grèce, de la Roumanie et de la Serbie du XVI^e siècle. Il ne semble pas avoir publié quoi que ce fût à ce sujet. Son correspondant était pourtant bien l'homme de France le mieux à même de répondre à ses questions. En effet, Dozon, après avoir été fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, de 1841 au 11 décembre 1851, date de sa révocation pour raison politique, commença en 1854 une carrière consulaire qu'il accomplit tout entière dans l'Empire ottoman, à Belgrade, Philippopolis, Iannina, Larnaca et Salonique. Il fut un linguiste consommé, connaissant le sanscrit, le javanais, l'arabe, le russe, le serbe, le grec moderne (il avait épousé une Grecque), l'albanais, le hongrois, le polonais, et c'est à juste titre que Fernand Baldensperger a rendu hommage, dans la *Revue de littérature comparée* de janvier-mars 1934, à l'"explorateur de la poésie populaire bulgare".

Paris, le 31 octobre 1886

Monsieur,

Je ne veux pas tarder à vous remercier de l'empressement si obligeant que vous avez mis à aller voir M. Corda.

Je serais très enchanté de pouvoir causer avec lui, et je ne doute pas qu'il ne me fournisse quelques renseignements utiles; mais j'avoue que j'attache encore plus d'importance à ceux que pourrait me fournir Mme Clément de Ris. Le Comte Clément de Ris, questeur du Sénat vers 1804, a été, comme je vous l'ai dit, très lié avec Baudelaire père; je crois même qu'il figure au nombre des membres du conseil de famille qui fut convoqué par la mère de votre ancien camarade quand elle devint veuve. Nul doute que son fils n'ait eu des rapports avec Mme Aupick et même avec le poète (j'en ai trouvé la trace dans un journal intime). Si la famille a conservé des papiers et correspondances remontant jusqu'à une époque un peu ancienne, il doit s'y trouver quelques lettres de Baudelaire père ou de sa femme et, dans ces lettres, il y a chance de rencontrer des détails intéressants sur la première enfance et l'éducation du poète.

Vous trouverez sans doute qu'ayant déjà de si nombreux documents à ma disposition, j'ai tort de vouloir encore étendre mes recherches. Mon excuse est dans mon désir d'être aussi vrai et complet que possible.

Croyez, Monsieur, que je serais enchanté de pouvoir citer, ne fût-ce que dans une note, les vers que vous avez eu la complaisance de m'envoyer. En les lisant, je les ai trouvés tout aussi jolis qu'en vous les entendant réciter. Le seul obstacle serait le peu d'espace dont je peux disposer. Mon traité avec la Maison Quantin m'oblige à me renfermer dans un petit nombre de feuilles. Il m'en reste à peine cinq ou six pour la préface qui, si elle devait

devait contenir tous les documents intéressants que j'ai découverts ou qui m'ont été communiqués, excéderait cent vingt pages. J'ai encore à faire un travail de condensation et d'équilibre dont je ne peux encore présumer les résultats. Il suffit que l'insertion des vers très intéressants que vous m'envoyez vous soit agréable pour que je tiende à les insérer, à l'exclusion de beaucoup d'autres qui offrent le même intérêt. Comptez sur toute ma bonne volonté.

Je serai charmé de recevoir votre visite. Je vous confirme qu'à partir de mercredi, je serai tous les jours chez moi, de 5 h. à 7 h. du soir. Vous êtes donc certain de me trouver en venant à cette heure-là.

En attendant le plaisir et l'honneur de vous revoir, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

E. Crépet, 25 rue des Bassins

Augustin Corda était un cousin issu de germains d'Auguste Dozon, les deux familles étant originaires du département de la Marne, dont le père de Dozon fut élu député en 1831. Ils furent l'un et l'autre les condisciples de Baudelaire à Louis-le-Grand jusqu'en rhétorique et tous trois devinrent bacheliers en août 1839. Baudelaire avait été obligé de quitter Louis-le-Grand pour Saint-Louis en avril, mais Dozon était déjà à Henri-IV et Corda fit sa philosophie chez son père. Dozon et Baudelaire allaient se retrouver à l'Ecole de droit.

Dominique Clément de Ris (1750-1827), comte de l'Empire par lettres patentes du 26 avril 1808, fut membre du Sénat en 1799, et préteur, non questeur, en 1804. La Restauration fit de lui un pair de France. Son fils, Athanase-Louis-Marie Clément de Ris (1782-1837), pair de France en 1828, fut témoin au contrat de mariage d'Alphonse Baudelaire en 1829. Ni l'un, ni l'autre ne fut membre du conseil de famille de Charles Baudelaire.

fils adoptif d'Athanase-Louis-Marie, Louis Torterat, comte Clément de Ris (1820-1882), critique d'art, deviendra conservateur du Musée de Versailles en 1876. C'est lui que visent deux notes de *Mon coeur mis à nu* (XV, 25; XXXVIII, 69) : "Jolis portraits de quelques imbéciles : Clément de Ris, Castagnary." "Analyse de l'imbécillité insolente, Clément de Ris et Paul Pérignon." Les recherches sur la famille Clément de Ris n'ont jusqu'à présent fourni aucun résultat intéressant la famille et la jeunesse du poète.

Les vers que Dozon communiquait à Eugène Crépet étaient ceux de la pièce intitulée *Le Livre*, qui fait partie de *Vers*, mais présente, dans sa version manuscrite originale, ici en cause, des variantes intéressantes méritant une étude spéciale.

Après la publication de *Vers* (1843), le recueil auquel Baudelaire faillit collaborer, les routes des deux amis allaient diverger. Dozon ne figurera pas dans *Les Poètes français* d'Eugène Crépet et il faudra que l'attention de celui-ci fût attirée par les témoignages de Prarond et de Buisson pour que Dozon, cet "excellent linguiste", ce "philologue passionné"², retrouve sa place dans le paysage de la jeunesse de Baudelaire.

ANNETTE DOZON-DAVERIO

N o t e s

1. Voir Cl. Pichois, *Baudelaire, études et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967; 2^e éd., 1978. Sigle: *BET*.

2. Prarond, dans *BET*, p. 22.

Dans les chemins de Baudelaire
BAUDELAIRE, CYRANO ET REGNARD

I

On sait que Baudelaire a pratiqué l'oeuvre de Cyrano de Bergerac, écrivain qu'il cite nommément dans une lettre à Poulet-Malassis¹.

Aux traces de Cyrano qu'on peut trouver dans l'oeuvre de Baudelaire, il conviendrait sans doute d'ajouter un passage des *Lettres satiriques et amoureuses*².

Le début d'une lettre intitulée "Pour l'été" fait en effet singulièrement penser au *Couvercle*. Le voici :

Monsieur,

Que ne diriez-vous point du soleil, s'il vous avait rôti lui-même, puisque vous vous plaignez de lui, lorsqu'il hâte l'assaisonnement de vos viandes? De toute la terre, il n'a fait qu'une grande marmite ; il a dessous attisé l'enfer pour la faire bouillir ; il a disposé des vents tout autour, comme des soufflets, afin de l'empêcher de s'éteindre, et, lorsqu'il rallume le feu de votre cuisine, vous vous en formalisez!

Certes, l'accouplement d'un adjectif et d'un substantif étant l'opération la plus courante de la littérature, la "grande marmite" a pu se retrouver fortuitement sous la plume de Baudelaire. Mais il est difficile de le croire lorsqu'on respire l'atmosphère du début de la lettre : cet

"enfer pour la faire bouillir" (cf. "Où bout l'imperceptible et vaste humanité"), ces vents "comme des soufflets" (image baudelairienne avant l'heure et que le poète n'aurait en tout cas pas désavouée), afin de "l'empêcher de s'éteindre" (notion de la vie éternelle dans le malheur constante dans son oeuvre ; pensons aux derniers vers du *Masque*, pour ne citer qu'eux) sont tout à fait dans la lignée des images et des idées que Baudelaire a aimées.

Quoi qu'il en soit, de cette lettre de Cyrano, auteur qu'il a dû apprécier pour son extravagante imagination et sa poésie parfois si étrange, se dégagent des thèmes, une imagination et une verve qu'il a sans doute reconnus comme siens. Réminiscence tardive, mise en sommeil dans ses notes ou dans sa mémoire, ou enfin emprunt délibéré, pour s'en tenir aux mots mêmes - grande marmite - , il m'apparaît plus que probable qu'un de ces trois procédés a permis à la fameuse marmite de traverser deux siècles, d'un C.B. ... à l'autre.

II

D'après le livre de Jean Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire*, le poète des *Fleurs du Mal* n'aurait pas rencontré Regnard sur sa route. Il est vrai que c'est dans une poésie de jeunesse - révélée bien après la publication de son livre - qu'on peut trouver une trace de sa lecture de l'auteur non du *Joueur*, mais de quelques épîtres généralement moins lues. Rappelons les vers³ que Baudelaire adresse à Alphonse, son demi-frère, en décembre 1840, et la chute de ce sonnet⁴ :

Pauvres fous! nous avons tant soif qu'on nous caresse
Que je voudrais encor tenir quelque drôlesse
A qui dire : *mon ange* - entre deux draps bien blancs.

Et voici maintenant un passage d'une de ces épîtres de Regnard⁵ :

Quand, retiré chez moi, que d'un sommeil tranquille
Je devrais à mon aise, ainsi que Gémonville,
Entre deux draps bien blancs, jusqu'à midi ronflant,
Attendre le retour d'un dîner succulent...

Serait-ce de Regnard que provient le dernier hémistiche? Baudelaire qui a, comme son héros Samuel Cramer, fréquenté tous les auteurs, a bien pu tomber sur la deuxième épître de Regnard adressée à l'abbé de Bentivoglio. Si c'est le cas, on remarquera alors l'ampleur qu'il a donnée à six pieds que Regnard n'avait pas su sortir de leur banalité.

BENOIT SAINT-HILAIRE

Notes

1. *Correspondance*, éd. Cl. Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, t. I, p. 613.

2. *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil*, par Cyrano de Bergerac, Paris, Adolphe Delahays éditeur, 1858, t. II, intitulé : *Lettres diverses, satiriques et amoureuses*, p. 13.

3. "Il est de chastes mots que nous profanons tous..."⁴

4. *OEuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Bibliothèque de la Pléiade, 1975-1976, t. I, p. 202-203.

5. *Poésies diverses, Epître II*, dans *OEuvres*, publiées chez Martial Ardant frères, Paris, rue Hautefeuille, 14, et à Limoges, 1841, t. IV, p. 161.

FREDERIC DULAMON

C'est une notice retrouvée par M. Jean Ziegler, d'après une indication du *Dictionnaire de biographie française*, dans la *Galerie des Landais*¹ du baron de Cabannes qui donne sur Frédéric Dulamon quelques renseignements et permet de faire sortir de l'obscurité cette figure que seul avait éclairé, momentanément, un rayon baudelairien.

On se rappelle que Dulamon fut l'auteur d'un des premiers comptes rendus des *Fleurs du Mal*² ; son étude élogieuse, qui parut dans *Le Présent* du 23 juillet 1857, fut recueillie le mois suivant par Baudelaire dans les *Articles justificatifs*, et par les éditeurs de l'édition posthume des *Fleurs du Mal* en 1868.

Dulamon était apparemment des amis du poète : il reçut un exemplaire dédié des *Fleurs du Mal*³, et son nom figure sur des listes de distribution dressées par Baudelaire pour les *Histoires grotesques et sérieuses* en 1864, comme pour *Les Epaves* en 1866⁴. Son article montre d'ailleurs qu'il tenait probablement de Baudelaire lui-même plusieurs détails bio-bibliographiques : allusions à Joseph de Maistre et au voyage dans l'océan Indien, précisions sur les premières publications des futures *Fleurs du Mal* ; on note en particulier la mention de la *Revue de Paris*, où n'avait paru que le sonnet "Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire", cité dans le roman de Charles Barbara, *L'Assassinat du Pont-Rouge*, en 1855⁵. Gageons même que le poète, qui avait ses entrées au *Présent*, a soufflé quelques idées à Dulamon, comme il le fera un peu plus tard pour Antonio Watrison, qui publie dans la même revue, le 16 août 1857, une étude inspirée du procès des *Fleurs du Mal* : "De la moralité en matière d'art et de littérature". Dulamon reprend en effet, comme Watrison, les arguments

que Baudelaire avait trouvés dans la lettre-article écrite par Balzac en 1846 contre Hippolyte Castille : "l'affirmation du mal n'en est pas la criminelle approbation". Cette phrase, qui résume les propos de Balzac, reparaitra dans la plaidoirie de Gustave Chaix d'Est-Ange.

La perspective catholique de l'étude, au contraire, est bien celle de Dulamon, à en juger par ses contributions au *Présent*. Le 8 août 1857, il fait paraître un essai sur "Les Evangiles apocryphes", et, le 8 septembre, un compte rendu d'"études sur la sophistique contemporaine" : *De la connaissance de Dieu ; Logique ; De la connaissance de l'âme*, par le célèbre Père Gratry, de l'Oratoire. Dulamon conclut "qu'il ne faut pas appeler le bras séculier au service de la vérité offensée". Citons une autre étude, publiée dans le numéro du 24 août 1857 : "Du sommeil et de l'extase". Il y est question des rêves et des visions de philosophes mystiques.

Ce penchant à la philosophie porte à croire que si Dulamon a pu servir de modèle à l'auteur des *Scènes de la Vie de Bohème*, comme le suggère la notice de la *Galerie des Landais*, c'est à Gustave Colline qu'il faudrait penser - personnage qui emprunte certains traits au philosophe et théologien Jean Wallon, peut-être aussi au bohème mystique Marc Trapadoux. On pourrait remarquer que Murger lui-même collaborait au *Présent* : il y publie, le 1^{er} octobre 1857, un poème, "Les Abeilles". Mais l'identification n'a rien de probant : aucun Dulamon n'apparaît dans les diverses histoires de la Bohème de Murger.

Evoquons plutôt une autre Bohème - celle des républicains de 1848, qui fut fréquentée par Baudelaire et dont plusieurs représentants se retrouvaient en 1857 au *Présent* : Ferdinand Fouque, Suzanne Melvil-Bloncourt, Ernest Lebloys⁶. Peut-être Frédéric Dulamon avait-il rencontré Baudelaire dans le même milieu? Exception faite de la notice que nous reproduisons ici, nous n'avons trouvé sur ses débuts littéraires qu'une note de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* qui le cite, d'après des articles

nécrologiques non identifiés, comme "un des survivants de cette jeunesse insouciante et lettrée qui jetait au vent du plaisir son esprit et sa verve" : "Venu à Paris de bonne heure, il s'était affilié à la rédaction de quelques journaux mondains, sans que son nom soit arrivé jusqu'à nous, avec la recommandation de quelque oeuvre littéraire"⁷.

Nous pouvons du moins, grâce encore à M. Jean Ziegler, compléter les renseignements que donne la *Galerie des Landais* sur la fin de Frédéric Dulamon, par son acte de décès. L'acte est daté du 26 septembre 1880, une heure du soir :

[...] Frédéric Dulamon, décédé hier à neuf heures du soir, rue du Faubourg Saint-Denis, 200, âgé de soixante-cinq ans, né à Mont-de-Marsan (Landes), homme de lettres, rue Peronnet, 2, célibataire, fils de François Dulamon et de Victoire Biller, époux décédés. [...]⁸.

Rue du Faubourg Saint-Denis, 200, était l'adresse de la Maison municipale de santé (actuellement Hôpital Fernand-Widal), où était mort, dix-neuf ans plus tôt, Murger.

La déclaration a été faite par François Raynès, employé dans cet hôpital, et par Stanislas Baron, négociant, rue des Petites-Ecuries.

La notice de la *Galerie des Landais* est consacrée non à Frédéric, mais à Armand, son frère cadet, né à Mont-de-Marsan, le 1^{er} octobre 1832. C'était une famille montoise bien établie. Le père de Frédéric et d'Armand fut successivement avocat, juge suppléant, substitut, procureur du roi, conseiller de préfecture. Armand lui-même entre de plein droit dans cette *Galerie* de personnages illustres.

Frédéric lui sert de repoussoir, à la fin de la notice consacré à Armand. Nous reproduisons ci-dessous la partie de la notice relative à Frédéric Dulamon.

GRAHAM ROBB

Frédéric, frère d'Armand Dulamon, avait eu le grand prix d'honneur au concours général ; il fit des études de droit brillantes, à la suite desquelles il reçut une médaille d'or et une bourse de voyage et revint à Paris avec l'intention d'entrer dans l'enseignement, mais il gaspilla, dans une vie de bohème, les plus belles qualités intellectuelles, ne cessant de causer à sa famille les plus grands ennuis. En 1871, la misère lui fit accepter un poste sous la Commune. Son frère Armand, ignorant ce qu'il était devenu, dut s'adresser à Victor Lefranc⁹, pour le retrouver ; on finit par découvrir qu'il avait été incarcéré et il était à ce moment-là malade dans un lit d'ambulance. On obtint facilement un non-lieu parce qu'il n'y avait rien à lui reprocher. Il reprit sa vie de bohème et mourut à l'hôpital en 1880. Son frère Armand avait fait tout ce qu'il avait pu pour le décider à se faire soigner dans une maison de santé, ce fut peine perdue.

Frédéric Dulamon avait écrit la préface pour les *Fleurs du mal* de Beaudelaire¹⁰ ; il faisait paraître des articles dans les revues littéraires, mais toujours à court d'argent, il dut subir les exigences et les humiliations des besogneux. Il publiait, mais les bénéfices n'étaient pas pour lui. On a prétendu qu'il avait paru une bonne traduction des oeuvres de Platon qui était de Frédéric Dulamon et qui porta la signature d'un autre. On a écrit encore qu'il aurait été l'un des personnages de Murger.

Il avait le mépris le plus complet, non seulement de la mode, mais des vêtements eux-mêmes ; il était toujours déguenillé, non point par ostentation ni par système, mais parce que pour lui le vêtement était un accessoire négligeable. Régis, l'ancien rédacteur du *Patriote Landais*,

qui fut lui aussi un bohème de talent, rappelait un mot qu'on aurait pu appliquer à Frédéric Dulamon et qui fut adressé à Gustave Planche : "Faut-il que ce gaillard-là ait du linge sale pour en mettre comme ça tous les jours!"

Armand Dulamon, comme son frère, fit de brillantes études ; mais, esprit bien équilibré et intelligence d'élite, il devait laisser dans le souvenir de ceux qui l'ont connu l'impression d'une des plus éminentes personnalités qui aient honoré le barreau et la magistrature. Sa ville natale, justement fière de lui, a donné à l'une de ses rues le nom de l'ancien président¹¹.

N o t e s

1. *Galerie des Landais*, t. III : *Ceux du Passé*, première partie, (A.-G.), Hossegor, Ed. Chabas, 1930, p. 265-267.

2. L'article de Dulamon est reproduit dans les *OEuvres complètes* de Baudelaire, éd. Claude Pichois, "Bibliothèque de la Pléiade", 1975-1976, t. I, p. 1189-1191.

3. Voir la *Correspondance* de Baudelaire, éd. Claude Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973, t. II, p. 999.

4. *Ibid.*, p. 432 et 624. Voir aussi p. 275.

5. Le chroniqueur anonyme du *Présent*, dans le numéro du 8 août 1857, montre Charles Barbara en compagnie de Baudelaire.

6. Voir l'index de la *Correspondance* de Baudelaire.

7. Ego E.-G., "Un Bohème littéraire". *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. XIV, 10 mai 1881, p. 294.

8. Archives de Paris, V4E3798. Acte de décès, DULAMON 4271.

9. Victor Lefranc fut dans les Landes à la tête du parti libéral, puis du parti républicain modéré. En février 1871, il fut nommé député à l'Assemblée nationale et soutint la politique de Thiers.

10. *Sic* pour "préface" et pour "Beaudelaire".

11. Armand Dulamon fut président du tribunal de Mont-de-Marsan, puis président de Chambre à la Cour d'appel de Toulouse, enfin à celle de Bordeaux.

BAUDELAIRE AU BERANGER

En 1857, le guignon de Baudelaire s'unit à la Justice pour humilier le poète. Les obsèques nationales de Béranger - "poète et patriote"¹ - suivent de près la saisie des *Fleurs du Mal* ; c'est une coïncidence qui inspire plus tard à Baudelaire cet aphorisme : "il n'y a guère que les coquins et les sots qui obtiennent de belles funérailles"². A la perversité de son destin, il oppose alors son ironie, en encourageant Chaix d'Est-Ange à citer dans la plaidoirie, "avec dégoût et horreur", "de bonnes ordures de Béranger", extraites des *Dernières Chansons*³. L'irritation est vive encore le 1^{er} octobre 1857, lorsque paraît dans *Le Présent* l'essai sur *Quelques caricaturistes français* : "[Charlet] connaîtra prochainement la force de l'oubli, et il ira, avec le *grand* peintre [Horace Vernet] et le *grand* poète [Béranger], ses cousins germains en ignorance et en sottise, dormir dans le panier de l'indifférence, comme ce papier inutilement profané qui n'est plus bon qu'à faire du papier neuf"⁴.

En ajoutant au texte préexistant ces remarques choquantes, Baudelaire faisait peut-être allusion aussi à une nouvelle revue hebdomadaire : le *Béranger*. Née le 20 septembre 1857, elle arborait une gravure qui représentait l'apothéose du "*grand* poète", du "Gaulois pur sang" - selon les termes du rédacteur en chef, Jean-François Vaudin - qui "résume dans son nom et dans sa vie toutes les idées d'indépendance, d'honnêteté et de bon sens"⁵. Cette revue, on le devine, ne fut guère favorable au poète des *Fleurs du Mal*, et devait lui rendre ses injures. Ignorée des baudelairistes, elle contient pourtant plusieurs détails intéressants sur la vie et la légende de Baudelaire en 1857.

1. "La Complainte de l'absinthe."

Le nom de Baudelaire n'y apparaît en fait qu'une seule fois. Le 22 novembre, Armand Sédixier remercie de leur collaboration les rédacteurs du *Rabelais*, revue associée au *Béranger* et qui venait de disparaître. *Le Rabelais* avait annoncé les *Contes* de Poe et les *Variétés et curiosités esthétiques* de Baudelaire, dont il publia un "extrait" : la *Morale du joujou*, décrit, sans doute par l'auteur lui-même, comme une "fantaisie sérieuse"⁶.

Mais le poète avait déjà figuré dans les colonnes du *Béranger* sous sa forme mythique : les vers que nous reproduisons ici, du numéro du 18 octobre 1857, ont l'intérêt d'être un des premiers échos de la pièce censurée : *Femmes damnées (Delphine et Hippolyte)*, et de la section des *Fleurs du Mal* intitulée "Le Vin". L'auteur de l'article aurait détaché "de l'album d'un étudiant" une "ultra-fantaisie" :

Ce sont là des stances où l'alexandrin lyrique coudoie un peu trop familièrement, sans doute, la langue bohémienne des estaminets. Quoique ces rimes aient une saveur exclusivement parisienne, nous les donnons pour ce qu'elles valent.

LA COMPLAINTE DE L'ABSINTHE

Descendons, descendons, lamentables victimes⁷,
Le chemin escarpé qui mène au *cabulot* ;
C'est là que nous boirons au prix de dix centimes,
L'absinthe qui susurre en sortant du goulot!

C'est là que nous prendrons des coliques d'entrailles,
C'est là que nous boirons l'acétate de plomb,
Et puis, en chancelant à toutes les murailles,
Nous irons nous payer un riche *gueuleton*!

- Voilà une rime qui n'est guère millionnaire. - Enfin!-

Nous mangerons d'abord le lapin bicéphale,
Animal fabuleux inconnu de Buffon,
Qu'inventa, dans un jour de folle saturnale,
Trin, neveu de Carême - ou de Trimalcion!

- Ici je saute un couplet légèrement échevelé. -

Le suresne suret violettera nos verres,
Et puis après dix ans de ce régime-là,
Nous ferons, comme ont fait des familles entières,
Nous irons dans un coin crever du choléra!

- O poésie, ô chaste muse aux blanches ailes, voilà
pourtant les danses de caractère qu'on te fait exécuter
sous les ombrages de la *Closerie des Lilas* et dans le
gynécée du *Prado*!

Ces strophes paraissent sous la rubrique "Lisettes",
signées du "Petit Homme gris". Le pseudonyme cache peut-
être Alfred Delvau, qui était en relations avec Baudelaire
et qui avait publié dans *Le Rabelais* du 22 août un compte
rendu élogieux des *Fleurs du Mal* : l'auteur de ces "Li-
settes" avait déjà raconté sur le café Racine une anecdote
qui figure en 1862 dans l'*Histoire anecdotique des cafés et
cabarets de Paris* de Delvau. Il n'est pas impossible,
toutefois, que ce fût un pseudonyme collectif et que ces
vers soient dus à un autre rédacteur du *Rabelais* : Henry
Murger. On trouve du moins dans le *Béranger* un déguise-

ment adopté par lui dans les années 1840 au *Moniteur de la Mode* : la "Vicomtesse de Renneville". La phrase qui intervient après la deuxième strophe du poème provient du début des *Scènes de la Vie de Bohème* - "Diable, dit Schaunard, en relisant sa composition, *terme et suprême*, voilà des rimes qui ne sont pas millionnaires" - et le "lapin bicéphale" peut être identifié à celui que Schaunard partage avec Colline au cabaret mangeant de la Mère Cadet, avec cette différence que "M. de Buffon [...] cite des exemples de cette singularité"⁸.

On retiendra la description que donne le "Petit Homme gris" de ces vers, où "l'alexandrin lyrique coudoie [...] la langue bohémienne". L'antithèse fait penser à d'autres jugements contemporains des *Fleurs du Mal*, au "Boileau hystérique" d'Alcide Dusolier, par exemple⁹. Elle rappelle aussi le "langage particulier" des bohèmes de Murger, "où les tournures apocalyptiques coudoient le coq-à-l'âne"¹⁰, et qui est comparable en effet à celui de certains vers de Baudelaire et surtout à la prose poétique du *Spleen de Paris*. Mais, pour Murger, la poésie avait une vocation sentimentale : l'humour et l'ironie de sa prose ne se retrouvent presque jamais dans ses odelettes précieuses. C'est donc peut-être au "Petit Homme gris" que Baudelaire a répondu de loin : "Murger glisse et fuit rapidement devant des tableaux dont la contemplation persistante chagrinerait trop son tendre esprit"¹¹.

2. "Le Poète Chalandard."

Six semaines plus tard, la tendre parodie se transforme, sous la plume de Paul de Lascaux, en une raillerie plus méchante. Le *Béranger* du 29 novembre présente cette évocation d'un Baudelaire vampirique qu'on pourrait ajouter aux sotties et sottises recueillies par W. T. Bandy et Claude Pichois dans *Baudelaire devant ses contemporains*.

Au café Racine, près de l'Odéon, "autour d'une table chargée de pots de bière sont assis plusieurs jeunes gens" dont la conversation est "fort animée" : Popinard, "critique sérieux d'une revue qu'on ne peut lire nulle part" et pour qui "Courbet et Champfleury sont les précurseurs du nouvel art", Gandelureau, "jeune romancier parfaitement inconnu", et Mollincourt, "publiciste distingué, mais que la paresse empêche d'arriver"¹². D'une table voisine, un vieux monsieur les écoute - c'est un académicien, dit le garçon ; il s'enhardit enfin à demander une explication des propos enthousiastes qu'inspire un certain Chalandard. Gandelureau et Popinard affirment que c'est "un poète comme jamais la France n'en a eu". A ce moment, Chalandard lui-même, imposant le silence, entre dans le café ; il porte "des bottes vernies, un pantalon noir lustré par l'usure, un paletot, un vieux chapeau", et "semble marcher dans sa gloire" :

Chalandard. - Garçon! des cigares et du genièvre. (Le garçon apporte des cigares ordinaires.) Qu'est-ce que vous me servez là? Je veux des Londrès. [...]

Gandelureau. - D'où viens-tu, mon cher?

Chalandard. - Je viens de voir le *Tartufe* par Fechter.

Popinard. - Eh bien! comment le trouves-tu?

Chalandard. - Très faible, et toi?

Popinard. - Je le trouve immonde...

Le vieux monsieur. - Le mot est dur...

Chalandard. - En parleras-tu dans ton *Courrier*?

Popinard. - Oui, je lui dirai son fait.

Chalandard. - Ne fais pas cela, il vient de me recevoir un scénario ; je n'ai plus que la pièce à écrire, une bagatelle, un rien, trois mille vers.

Popinard. - C'est différent. J'en dirai du bien sur l'épreuve et j'annoncerai ta réception.

Gandelureau. - Moi aussi. A propos, as-tu lu les dernières chansons de Béranger?

Chalandard. - Ne me parle pas de ce crétin...

Chalandard récite alors un "petit tableau des champs" en quatre strophes, dont la troisième commence ainsi : "Rien n'est ici-bas qu'espoir et chimère / Et de tous plaisirs la source est amère : / Notre coeur, hélas! n'est qu'un muscle creux!" On réclame alors son "chef-d'oeuvre", *Le Cadavre* :

Le cadavre est rigide et sa face est livide,
Allons, prends ton scalpel, et, chercheur intrépide,
Coupe et taille ce corps, sans scrupule, sans peur!
Fais avec ton marteau éclater cette tête,
Mets les muscles à nu ; l'homme sera squelette :
Ouvre-lui la poitrine, arrache-lui le coeur!

Après l'ovation presque unanime des amis du poète, l'académicien déclare sa préférence pour Hégésippe Moreau, Lamartine, Hugo et ... Béranger. Chalandard rentre chez lui ; avant de se coucher, il allume quatre bougies, pour faire croire aux passants qu'il travaille la nuit.

La saynète de Paul de Lascaux rejoint celles qui montrent en l'auteur d'*Une charogne* – parodiée ici – un tenant du Réalisme, mouvement que le *Béranger* aimait à attaquer. Lascaux, qui restait fidèle *A la mémoire de Béranger* – tel est le titre d'une plaquette qu'il publia en 1860 –, a pu d'ailleurs s'offenser de la manière dont Baudelaire avait parlé du poète dans *Le Présent*. D'autre part, on trouve ici la première allusion dans la presse anecdotique aux projets de théâtre de Baudelaire : il s'agit sans doute du scénario de *L'Ivrogne*, que Baudelaire destinait d'abord à l'Odéon. Comme le devine Lascaux, il ne devait jamais terminer cette "bagatelle".

C'est à l'acteur Tisserant, on le sait, que Baudelaire envoya un plan de sa pièce en 1854 ; qu'il se soit adressé également à Charles Fechter n'a rien de surprenant : celui-ci occupait, de mars 1857 à la fin de 1858, le poste de directeur-adjoint à l'Odéon, où il "tenta de nouvelles interprétations très réalistes pour l'époque, des chefs-d'oeuvre classiques"¹³. Fechter joua en effet le rôle principal dans *Tartuffe*, à côté de Tisserant, qui prit celui de Cléante. La mise en scène venait d'être critiquée par le *Béranger* pour certains détails "réalistes" ; une servante endormie, un verre de vin avalé par Fechter¹⁴. Ces audaces ont pu intéresser Baudelaire qui voulait, pour son "drame populacier", comme aurait pu le faire le poète Chalandard, "prendre des échantillons de poésie tout faits" dans les *gouettes* parisiennes¹⁵.

3. Deux sonnets de Privat d'Anglemont.

Nous voudrions signaler enfin, dans le *Béranger*, une publication ignorée d'un poème attribuable à Baudelaire. Il s'agit du "Sonnet écrit sur l'album d'une dame inconnue", qui paraît sous ce titre dans le numéro du 17 janvier 1858, signé Alex. Privat d'Anglemont. La version du *Béranger* est identique à celle de *L'Echo*¹⁶, exception faite du titre

et du huitième vers : "Ou bien soupirez-vous sous des ombrages verts?" Pour le rédacteur responsable de la publication du sonnet, on pensera encore une fois à Alfred Delvau ou aux autres amis de Privat qui travaillaient au *Béranger* - Edouard Plouvier, Antonio Watrison - et qui voulaient peut-être lui apporter une aide financière après son long séjour à l'hôpital de la Charité¹⁷.

Alfred Delvau avait publié en effet, dans *Le Rabelais* du 8 juin 1857, une longue notice biographique sur Privat d'Anglemont qui, après des modifications considérables, devint en 1861 la préface de l'édition Delahays de *Paris inconnu*. On trouve cité dans cette notice une version inconnue d'un sonnet qui figure également parmi les poésies attribuées à Baudelaire : "A Madame Dubarry" (*sic*). La revue annonça d'ailleurs, à partir du 1^{er} août 1857, la publication en plaquettes des notices qui avaient paru, accompagnées d'une grande caricature, dans la série "Galerie biographique". Nous n'avons trouvé aucune trace de ces "Biographies" du *Rabelais*. Cette version du sonnet présente plusieurs variantes ; nous la reproduisons donc en entier, en soulignant les variantes. Comme ceux du *Béranger*, ce sont des vers d'une autre époque que l'auteur de "La Complainte de l'absinthe" aurait sans doute préféré entendre "sous les ombrages de la *Closerie des Lilas* et dans le gynécée du *Prado*"¹⁸ :

Vous étiez du beau¹⁹ temps des robes à paniers,
Des manchons, des bichons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cavalièrs,
Des filles, des soupers, des marquis, des ripailles!

Moutons poudrés à blanc, poètes familiers,
Vieux-Sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,
Amours dodus, pompons de rubans printaniers,
Meubles de bois de rose et caprices d'écaillés.

- Le peuple a tout brisé dans sa rude fureur!...
Vous seule avez pleuré, vous seule avez eu peur!
Vous seule avez trahi votre fraîche noblesse!

Les autres souriaient sur les noirs tombereaux,
Et, tués sans colère, ils mouraient sans faiblesse!
- Mais vous seule étiez femme en ce temps de héros!...

GRAHAM ROBB

N o t e s

1. *OEuvres complètes*, éd. Claude Pichois, "Bibliothèque de la Pléiade", 1975-1976. Sigle : *OCPl*. T. II, p. 54.

2. *OCPl*, II, p. 232.

3. *Correspondance*, éd. Claude Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973. Sigle : *CPl*. T. I, p. 419.

4. *OCPl*, II, p. 549.

5. Nous citons l'article de tête du premier numéro. Le dernier numéro est du 7 février 1858. Le *Béranger* se transforma alors en *Le Mouvement littéraire, artistique et théâtral* (rédacteur en chef : Francis Lacombe).

6. La formule en rappelle du moins d'autres, où Baudelaire parle d'une "sérieuse bouffonnerie" (*CPl*, II, p. 257 ; voir aussi p. 409 et 616).

7. Cf. *Femmes damnées* (*Delphine et Hippolyte*, v. 85 : "— Descendez, descendez, lamentables victimes").

8. *Scènes de la Vie de Bohème*, chap. 1 : "Comment fut institué le cénacle de la Bohème".

9. Cité par W. T. Bandy et Claude Pichois, dans *Baudelaire devant ses contemporains*, "10/18", 1967, p. 270.

10. Préface des *Scènes de la Vie de Bohème*.

11. *OCPI*, II, p. 184.

12. Il est difficile d'identifier avec certitude ces personnages ; cependant, Mollincourt pourrait bien représenter Champfleury, auteur des *Bourgeois de Molinchart* (1855) ; l'opinion de Popinard sur le "nouvel art" fait penser à Edmond Duranty, dont la revue, *Réalisme*, avait disparu en mai 1857.

13. *Dictionnaire de biographie française*. Charles-Albert Fechter (Londres, 1824-New York, 1879) créa le rôle d'Armand Duval dans *La Dame aux camélias* en 1852. Ayant quitté l'Odéon en 1858, il partit pour l'Angleterre, où il joua, en anglais, des pièces de Shakespeare, et devint, en 1865, directeur du Lyceum.

14. Justin Bouisson, "Revue dramatique", *Béranger*, 15 novembre 1857.

15. *OCPI*, I, p. 630-631. Notons que Baudelaire a projeté une pièce sur un Tartuffe à l'envers (*ibid.* p. 645).

16. *Ibid.*, p. 222 et 1265-1266.

17. Voir Jean Ziegler, "Essai biographique sur Privat", *Etudes baudelairiennes*, VIII, 1976, p. 245.

18. Privat était l'auteur de brochures sur le Prado (Paulier, 1846) et la Closerie des Lilas (typographie de J. Frey, 1848).

19. Ces variantes pourraient être des inadvertances de Delvau. Pour le poème, voir *OCPI*, I, p. 219.

UNE VERSION INCONNUE DU POÈME EN PROSE "L'HORLOGE"

La "Chronique" de la revue *L'Artiste* du 1^{er} octobre 1862, sous la signature de Pierre Dax¹, reproduit un article de Théodore de Banville paru dans *Le Boulevard* du 31 août où celui-ci parlait des poèmes en prose de Baudelaire avec enthousiasme². Immédiatement après l'article, à titre d'illustration, le chroniqueur cite "L'Horloge". La version citée ne correspond à aucune des publications antérieures : ni à celle du *Présent* (1857), ni à celle de la *Revue fantaisiste* (1861), ni enfin à celle de *La Presse*, parue sept jours plus tôt, le 24 septembre 1862. Afin de dater cette version inconnue, qui ne fut pas publiée par Baudelaire lui-même, il nous faut rappeler brièvement la chronologie de publication des poèmes en prose, et surtout les circonstances de leur publication dans *La Presse* en 1862.

On sait depuis longtemps que la conception du poème en prose chez Baudelaire suivit une lente et pénible évolution, souvent interrompue par des besognes plus pressantes. Bien que les premières tentatives eussent paru dès 1855 et 1857, il fallut attendre que les difficultés accompagnant la publication des *Fleurs du Mal* fussent suffisamment éloignées pour que le poète pût révéler l'étendue de sa révolution littéraire. Aussi ne fut-ce qu'en 1862 que Baudelaire réunit une longue suite de ses poèmes en prose dans *La Presse*. Chaque fois qu'il en avait publié auparavant, il avait repris les publications antérieures. Ainsi, les deux poèmes publiés dans le recueil *Fontainebleau* en 1855 avaient paru avec quatre nouveaux dans *Le Présent* en 1857 ; puis les six précédents plus trois nouveaux dans la *Revue fantaisiste* en 1861. Arrivé à *La Presse* en août 1862, Baudelaire avait vingt-six poèmes dont neuf avaient été publiés précédemment, et il comptait s'en servir

de nouveau. De ces vingt-six poèmes qui devaient paraître en quatre fois, Arsène Houssaye, directeur littéraire de *La Presse*, écarta *in extremis* les six derniers, prétextant que le poète lui avait livré trop de textes déjà parus ailleurs³.

Baudelaire et Houssaye se connaissaient au moins depuis que Baudelaire avait fait ses débuts littéraires en 1845 à *L'Artiste* dont Houssaye était alors copropriétaire et rédacteur en chef. Mais leurs relations s'étaient refroidies, sans doute à cause du dilettantisme et du paternalisme d'Houssaye, car après 1846 Baudelaire ne donna presque plus rien à *L'Artiste* jusqu'à la fin du règne d'Houssaye en 1856⁴. Le nouveau propriétaire et directeur de la revue, Edouard Houssaye (frère d'Arsène), engagea Théophile Gautier comme rédacteur en chef. Peu après, sans doute grâce à Gautier, Baudelaire reprit sa collaboration. Celle-ci continua même après qu'Arsène Houssaye en redevint propriétaire en 1859⁵. Le projet de publier une suite de poèmes en prose dans *La Presse* date au moins de la fin de 1861 ; Houssaye proposa à Baudelaire de les publier alternativement dans *La Presse* et dans *L'Artiste*⁶. Cette publication fut en effet annoncée dans la "Chronique" de *L'Artiste* du 15 janvier 1862⁷ ; les premiers devaient paraître dès le 1^{er} février. Pourtant rien ne parut dans *L'Artiste*, et Baudelaire fut obligé d'attendre les 26 et 27 août pour voir imprimer ses poèmes en prose dans *La Presse*. Houssaye ne facilitait pas les choses ; même après la publication des premiers poèmes dans *La Presse*, Baudelaire trouva insupportables les conditions imposées par le directeur, au point de vouloir reprendre la suite. Le 22 septembre, il mandait à sa mère :

[...] aujourd'hui je t'écris des bureaux de *La Presse* (où je me croyais enfin installé, et depuis onze mois j'étais sans abri) et voilà que j'endure ici tortures, de véritables tortures, et il se pourrait bien que je renonçasse à publier

la suite des *Poèmes en prose*, qui faisaient quinze feuillets.

Et cependant, *l'argent!*⁹

Ces tortures, nous pouvons les deviner, car il écrivit à Houssaye vers la même date : "J'apportais les deux feuillets remaniés pour la troisième fois, et j'en ai trouvé de nouveaux par vous¹⁰." Houssaye ne se gênait donc pas : il corrigeait et remaniait le texte de Baudelaire. Dans cette même lettre, le poète demandait au directeur de "supprimer toutes les pièces sujettes à nouveaux remaniements". Le 24 septembre, parut le troisième groupe de six poèmes ; le dernier groupe, déjà composé à l'imprimerie, ne parut pas.

Que sont devenues les épreuves de tous ces remaniements ? Il ne nous en reste aujourd'hui que celles de la dernière version, soigneusement gardées par Baudelaire. La curieuse version publiée par *L'Artiste* nous suggère que les autres épreuves, représentant des remaniements successifs de certains poèmes, étaient restées entre les mains d'Arsène Houssaye. En comparant les différentes versions connues, l'on est mené à conclure que le texte de *L'Artiste* représente un état intermédiaire du poème qui se situerait chronologiquement entre la version de la *Revue fantaisiste* et celle de *La Presse*. Ce fait s'explique facilement si nous nous rappelons que Houssaye fut à l'époque simultanément propriétaire de *L'Artiste* et directeur littéraire de *La Presse*. Il insérait régulièrement dans *L'Artiste* des entre-filets qui faisaient écho aux événements littéraires de *La Presse*. Les poèmes en prose de Baudelaire avaient joui, auprès de quelques initiés, d'un accueil chaleureux comme en témoigne l'article de Banville, et Houssaye voulait en profiter. Et puisque *L'Artiste* était bimensuel, le numéro du 1^{er} octobre fut sans doute en préparation avant la publication de "L'Horloge" dans *La Presse* du 24 septembre. Houssaye aurait donc reproduit une épreuve préparée

pour Baudelaire, l'un des remaniements successifs qu'il avait lui-même exigés du poète. Nous réimprimons ici cette version de *L'Artiste* dans son intégralité, en respectant les lignes.

L'HORLOGE

Les Chinois voient l'heure dans l'oeil des chats.

Un jour, un missionnaire se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon l'heure qu'il était.

5 Le gamin du Céleste-Empire hésita d'abord ; puis, se ravisant, il répondit : "Je vais vous le dire." Peu d'instants après il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter : "Il n'est pas encore tout à fait midi."
10 Ce qui était vrai.

Pour moi, quand je me penche vers Féline, qui est à la fois l'honneur de sa race, l'orgueil de mon coeur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque, au fond de
15 ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours la même, une heure vaste, solennelle, grande comme l'espace, sans division de minutes ni de secondes, - une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un
20 coup d'oeil.

Et si quelque importun venait me déranger pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant, quelque Démon du contre-temps venait me dire : "Que regardes-tu là avec tant de soin? Que
25 cherches-tu dans les yeux de cet être? Y vois-tu l'heure, mortel prodigue et fainéant? Je répondrais sans hésiter :
- Oui, je vois l'heure ; il est l'Eternité!

En comparant cette version à celle de la *Revue fantaisiste*, nous relevons dix variantes, dont six portent sur la ponctuation ou la typographie. La version de *La Presse*, comparée à celle de *L'Artiste*, présente douze variantes dont huit portent sur la ponctuation ou la typographie. Mais la version de *La Presse* reste beaucoup plus proche de celle de la *Revue fantaisiste*, car nous ne relevons que six variantes entre ces deux textes dont deux seules concernent la ponctuation. Toutes les variantes de ces trois versions sont présentées dans le Tableau à la p. 78.

La comparaison de ces variantes nous amène à cette conclusion : Baudelaire ne revit ni ne corrigea le texte de *L'Artiste*, car la version de *La Presse* reprend textuellement la ponctuation de la *Revue fantaisiste*. La seule absence de guillemets après le mot "fainéant" (ligne 26) pour terminer la citation dans la version de *L'Artiste* suggérerait cette possibilité. Il convient de noter également que la dernière réplique du narrateur du poème (ligne 28), introduite par un tiret, se distingue visiblement des autres répliques qui sont signalées par des guillemets. Ce manque d'attention aux détails typographiques ne se fait pas remarquer dans les autres versions, et suggère qu'il s'agit d'une épreuve préparée pour le poète, vraisemblablement à partir d'une épreuve antérieure corrigée par lui.

Les variantes stylistiques sont évidemment plus intéressantes et révélatrices de l'évolution conceptuelle de ce poème. Dans sa lettre écrite à Houssaye vers le 22 septembre 1862, où Baudelaire déclara avoir rapporté les deux feuillets remaniés pour la troisième fois, le poète se plaint des changements faits par le directeur : "Les vôtres contrariant les miens, par exemple Nyssia au lieu de Féline ; car j'avais essayé de rendre beaucoup de choses plus claires¹¹." Dans le texte de *L'Artiste* nous voyons que Baudelaire avait effectivement explicité la métaphore du "chat extraordinaire" en substituant le nom propre et pleinement évocateur de "Féline". Pourtant, il n'avait pas encore achevé la transformation du chat métaphorique en

femme, car dans *L'Artiste* Féline reste "l'honneur de sa race". Houssaye demeura insatisfait du changement et, désirant "rendre les choses plus claires", remplaça Féline par Nyssia. Le poète refusa cette substitution qui aurait brisé l'unité thématique de "L'Horloge" en introduisant les résonances d'une légende antique dans un poème de conception et d'ambiance tout à fait modernes. Comment satisfaire aux exigences d'Houssaye et "rendre beaucoup de choses plus claires"? Dans les jours qui précédèrent la publication de la version définitive dans *La Presse*, Baudelaire acheva la transformation du "chat extraordinaire" en femme, tout en gardant l'unité exigée par l'anecdote qui ouvre le poème. Féline devint "la belle", "la si bien nommée" et "l'honneur de son sexe". En même temps, il ajouta la coda, adressant ce "madrigal" à une dame. La transformation était complète. Le poème ainsi constitué garde intacte l'ambiguïté essentielle à son unité, mais le lecteur ne peut s'y méprendre. La femme aussi bien que le chat sont des êtres privilégiés par le poète, des êtres exceptionnels qui le mènent dans les régions mystérieuses de l'au-delà spirituel¹².

PETER J. EDWARDS

T A B L E A U D E S V A R I A N T E S D E " L ' H O R L O G E "

Ligne	<i>Revue fantaisiste</i>	<i>L'Artiste</i>	<i>La Presse</i>
2	Un jour, un missionnaire, se...	Un jour, un missionnaire se...	Un jour un missionnaire, se...
4	quelle heure il était.	l'heure qu'il était.	quelle heure il était.
6/7	instants après, il...	instants après il...	instants après, il...
11	quand je prends dans mes bras ce chat extraordinaire	quand je me penche vers Féline,	si je me penche vers la belle Féline, la si bien nommée,
12	l'honneur de sa race	l'honneur de sa race	l'honneur de son sexe
23	[manque]	quelque Démon du contre-temps	quelque Démon du contretemps
25	que cherches-tu...	Que cherches-tu...	Que cherches-tu...
26	fainéant?"	fainéant?"	fainéant?"
26	Je répondrais	Je répondrais	je répondrais
27	"Oui,	- Oui,	"Oui,
27	l'Eternité!"	l'Eternité!	l'Eternité!"
28	[Le dernier paragraphe manque]	[Le dernier paragraphe manque]	N'est-ce pas, madame,... [etc. Le dernier paragraphe de la version définitive]

Notes

1. Nouvelle période, II (1862), p. 158. Pierre Dax fut un pseudonyme collectif des rédacteurs de *L'Artiste*, employé uniquement pour la rubrique "Chronique". Arsène Houssaye lui-même se cachait sous ce pseudonyme.

2. Dans son édition de la *Correspondance* de Baudelaire (Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1973, p. 791-792, note 3 ; Sigle: *CPI*), Claude Pichois signale la reprise de cet article par *L'Artiste*, sans toutefois relever la version inconnue de "L'Horloge" qui le suit.

3. Voir la préface de l'édition critique des *Petits Poèmes en prose* par Robert Kopp (Corti, 1969) pour les détails de cette histoire. Voir également le commentaire de Claude Pichois dans son édition des *OEuvres complètes* de Baudelaire (Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1975, p. 1293 et suiv.).

4. Entre 1846 et 1856, Baudelaire ne publia que la traduction du *Corbeau* de Poe dans *L'Artiste* en 1853. En 1856, Arsène Houssaye vendit la revue à son frère Edouard et à Xavier Aubryet.

5. Edouard Houssaye céda la moitié de *L'Artiste* à son frère Arsène et à Auguste de Vaucelle en février 1859, et l'autre moitié avant septembre de la même année. Voir notre article "Théophile Gautier, rédacteur en chef de *L'Artiste*", dans *Théophile Gautier, l'Art et l'Artiste* (Montpellier, Université Paul Valéry, 1983, t. II, p. 257-268).

6. Lettre à A. Houssaye, vers le 20 décembre 1861. *CPI*, II, 196-197.

7. Pierre Dax, Nouvelle Période, 1862 - I, p. 47.

8. Lettre à Poulet-Malassis, fin décembre 1861 ou début janvier 1862. *CPI*, II, 213-214.

9. *CPI*, II, 261.

10. *CPI*, II, 262.

11. *CPI*, II, 262.

12. M. Robert Mitchell ("Baudelaire's Féline : the Lady or the Tiger?" *Nineteenth-Century French Studies*, Fall-Winter 1977-1978, p. 94-103) propose une lecture de "L'Horloge" où Féline serait tout simplement un chat. Il fait appel aux éléments purement textuels du poème pour appuyer cette lecture. Nous ne pouvons nous rendre à son interprétation, car il faudrait ignorer le sens du dernier paragraphe du poème, que M. Mitchell trouve incompatible avec tout ce qui précède. Pourtant, tous les indices sémantiques mènent à l'association chat-femme. Autrement l'évocation du "madrival" et de la "prétentieuse galanterie" n'aurait aucune signification.

QUESTION DE SENS

"Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée¹."

Cette première phrase des *Fenêtres* comporte un léger impropiété. On regarde *par* une fenêtre - à travers une vitre, donc, à la rigueur, à travers une fenêtre fermée, mais non "à travers une fenêtre ouverte".

(La nuance n'est pas insignifiante ; dans les *Notes nouvelles*, paraphrasant, sans le dire, le *Poetic Principle*, Baudelaire précise le "through the poem"² de Poe par une addition importante: "par et à travers la poésie"³.)

En fait, le premier terme de la comparaison est sacrifié, ne sert que de repoussoir, pour mettre en valeur le second. Ici l'absence de toute préposition est pertinente : la "fenêtre fermée", grammaticalement objet direct, est en effet un "objet" en soi. Une sorte d'objet d'art. Sans doute ne s'agit-il pas de "ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments" - qui appartiennent au pays de l'*Invitation au voyage*⁴. Mais un tableau.

Ce qu'apporte, en effet, la fermeture de la fenêtre, c'est cette "clarté froide et magique [...] qu'une vitre très nette ajoute à une peinture à l'huile"⁵ : miracle d'une invisibilité telle, qu'elle fait mieux voir.

Mais cet argument ne convainc pas tout à fait. Si subtil que soit le rôle du "milieu magique"⁶, il pourrait être joué, sans vitre, par "le vernis épais et transparent de l'atmosphère"⁷. L'essentiel est l'*encadrement* : "un morceau de ciel, aperçu par un soupirail, ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade etc."⁸ (ou par un portique), "deux quartiers de roche qui font une porte ouverte

sur l'infini⁹ – pourquoi pas une fenêtre ouverte?

Si l'on veut comparer la fenêtre, non plus à un tableau, mais à un oeil, l'incertitude subsiste. On trouve, chez Brueghel, "des maisons dont les fenêtres sont des yeux"¹⁰ – les fenêtres fermées, sans doute. Mais le maquillage "donne à l'oeil une apparence décidée de fenêtre ouverte sur l'infini"¹¹.

"La rêverie devant une fenêtre vue du dehors, l'intimité secrète qu'elle invite à pénétrer, c'est un sujet qui a tenté plus d'un écrivain"¹², note Robert Kopp. Après Baudelaire, bien entendu, tel Julien Gracq qui parle de "l'aquarium de cet intérieur inconnu"¹³. Ou avant : Robert Kopp, à la suite de Cl. Gély, mentionne un passage caractéristique des *Misérables*. On citera aussi l'ouverture de *Promenades et Souvenirs* – pour le contraste. Nerval se félicite d'avoir trouvé à Paris "une vue sur deux ou trois arbres occupant un certain espace, qui permet à la fois de respirer et de se délasser l'esprit en regardant autre chose qu'un échiquier de fenêtres noires, où de jolies figures n'apparaissent que par exception. Je respecte la vie intime de mes voisins, et ne suis pas de ceux qui examinent avec des longues-vues le galbe d'une femme qui se couche, ou surprennent à l'oeil nu les silhouettes particulières aux incidents et accidents de la vie conjugale"¹⁴.

(Avec ou sans Nerval, Baudelaire y a pensé : c'est "une femme mûre, déjà ridée" qu'il aperçoit, dont, surtout, il imagine l'histoire, se hâtant de préciser : "Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne aussi aisément"¹⁵.)

Peu important, en fin de compte, sources et références. Si banal qu'il puisse être de regarder (pour tel ou tel motif...) une fenêtre (ouverte ou fermée), ce l'est toujours moins que de regarder naïvement au dehors...

Comme font les peintres "positivistes"¹⁶ : "ils ouvrent une fenêtre, et tout l'espace compris dans le carré de la fenêtre, arbres, ciel et maison, prend pour eux la valeur d'un poème tout fait"¹⁷.

C'est à ce "bon" usage -- à ce bon sens des fenêtres, que Baudelaire, par un renversement délibéré, oppose une attitude paradoxale. Comme l'indique nettement la troisième phrase du poème en prose : "Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre."

A une lettre de près, "du" est une coquille de l'édition posthume (de même que, plus loin, "lésende" pour "légende"). Il faut adopter décidément la première version, celle de la *Revue nationale et étrangère*¹⁸ :

"Celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée."

JEAN PELLEGRIN

Notes

1. Baudelaire, *OEuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Bibliothèque de la Pléiade. Sigle: *OCPI*. T. I, 339.

2. Poe, *The Poetic Principle*, in *Literary Criticism of Edgar Allan Poe*, éd. Robert L. Hough, Lincoln, University of Nebraska Press, 1965, p. 40.

3. *OCPI*, II, 334.

4. *OCPI*, I, 302.

5. *OCPI*, I, 419.

6. *OCPI*, I, 498.

7. *OCPI*, II, 424.
8. Baudelaire, *Correspondance*, éd. Cl. Pichois, Bibliothèque de la Pléiade. Sigle: *CPI*. T. I, 676.
9. *OCPI*, II, 653.
10. *OCPI*, II, 573.
11. *OCPI*, II, 717.
12. In Baudelaire, *Petits poèmes en prose*, éd. Robert Kopp, José Corti, 1969, p. 316. Sigle: *PPP*.
13. Julien Gracq, *Le Roi Cophetua*, in *La Presqu'île*, José Corti, 1970, p. 217.
14. Nerval, *Promenades et souvenirs*, in *OEuvres complètes*, éd. Béguin et Richer, Bibliothèque de la Pléiade, t. I (1960), p. 121.
15. *OCPI*, I, 339.
16. *OCPI*, II, 627.
17. *OCPI*, II, 661.
18. *PPP*, p. 111.

LA LETTRE DU 20 JUILLET 1859 et ses petits

Dans les Vosges on découvre, jointe à un exemplaire (sans intérêt) des *Fleurs du Mal*, une lettre autographe de Baudelaire à Mme Aupick, quatre pages datées du 20 juillet 1859. A Alençon, où oeuvra Poulet-Malassis, où se rendit son poète, dans un grenier vierge de toute incursion depuis un demi-siècle, on découvre une lettre de Baudelaire à Mme Aupick, quatre pages datées du 20 juillet 1859. De Nîmes, notre collaborateur Paul Blanc me téléphonait qu'il venait d'acquérir pour 4.000 francs une lettre autographe de Baudelaire à Mme Aupick, quatre pages datées du 20 juillet 1859. Il y a quelques semaines Pierre Pachet, l'auteur d'un remarquable "Essai sur la politique baudelairienne" : *Le Premier Venu*, me téléphone : que penser d'une lettre de Baudelaire à sa mère en date du 20 juillet 1859?

A Pierre Pachet il m'était facile de répondre rapidement, car c'est plus de douze personnes qui, en dix ans, m'avaient interrogé sur cette lettre autographe, douée d'ubiquité. Paul Blanc m'a compris quand je lui ai répondu qu'une lettre autographe authentique de Baudelaire à sa mère valait 40.000 francs plutôt que 4.000. Dans les Vosges, on m'a été indulgent. Mais à Alençon, la voix vulgaire qui m'interrogeait, me pressait, me sommait a finalement éructé des insultes. En bref, de la douzaine de personnes qui ont sollicité une réponse miraculeuse, je me suis brouillé avec une forte moitié.

La lettre n'est pas aussi vierge que le grenier. Je la connais depuis que Théophile Briant l'a publiée dans *Le Figaro littéraire* du 7 juin 1952. Le poète l'avait rapportée de Florence, où une partie de la famille Ducessois, hon-teuse de la poésie vérolique de Baudelaire, mijotait

dans des vertus imitées de la bourgeoisie. Théophile Briant, sauf erreur concernant un intermédiaire, la vendit à Marc Loliée, qui me permit amicalement de vérifier la transcription publiée par la gazette. (Ma propre transcription doit être corrigée à l'antépénultième paragraphe, en lisant : "Il y a eu des malheurs..." et non "Il y a des malheurs..." ; *CPI*, I, 589.)

Après avoir été en possession de Marc Loliée, j'avais appris que la lettre avait été achetée par un directeur de banque. Je croyais connaître le sigle de cette banque. Je me trompais d'une initiale. Madame Nicole Dinzart, de la Bibliothèque municipale de Tours, m'a apporté la preuve de la "forgery" innocente, peut-être, au départ, mais redoutable aux vrais amis de Baudelaire, qui ne sont pas nécessairement des capitalistes.

Le responsable est le Crédit Commercial de France, autrement dit une entité, qui doit bien avoir un patronyme.

Madame Dinzart m'a communiqué la pochette intitulée:

QUELQUES LETTRES
D'OR ET D'ARGENT
réunies et publiées
pour les amateurs d'art et d'histoire
par le
CREDIT COMMERCIAL DE FRANCE

PARIS 1976

On lit après la page titre :

Etre de condition illustre mettrait-il
à l'abri des questions d'argent?
A chacune de ces pages,
l'Histoire répond par la négative.

De Napoléon à Camille Pissarro,
et de Talleyrand à Juliette Drouet,
des personnages hors du commun ont livré
à la postérité leurs préoccupations
toutes financières.

C'est à la découverte
de quelques-uns de ces écrits célèbres
que nous avons le plaisir
de vous convier ...

Comme le CCF, je suis heureux de savoir que Napoléon et Talleyrand avaient les mêmes ennuis d'argent que Baudelaire.

Suivent les notices, parfois accompagnées de transcriptions partielles ou intégrales, des fac-similés de lettres : Napoléon, Talleyrand, Juliette Drouet, Lamartine, Henri Rochefort, Baudelaire, Camille Pissarro. Celui de la lettre de Baudelaire est le mieux réussi ; on s'y tromperait, en effet.

La pochette contient enfin un certificat de participation que voici :

CREDIT COMMERCIAL DE FRANCE
Siège Social 103 Avenue des Champs-Elysées 75008 Paris

CERTIFICAT DE PARTICIPATION
AU TIRAGE NATIONAL DES MANUSCRITS ORIGINAUX
DE LA COLLECTION « LETTRES D'OR ET D'ARGENT »

M. *Maxime Fillet*
Adresse *Robertine municipale*

participe au tirage national organisé par le Crédit
Commercial de France, sous contrôle de Maître CAYE,
huissier de Justice à Paris.

N° 012592

On jugera qu'il y a peut-être d'autres moyens d'allécher les épargnants. Du moins l'un d'entre eux a-t-il acquis en 1976 le vrai, l'authentique manuscrit autographe. (Ne craignons pas la tautologie.) Maintenant, libre à ceux qui désirent collectionner les fac-similés de se procurer celui de la lettre du 20 juillet 1859.

CLAUDE PICHOS
avec la collaboration de Nicole Dinzart

BAUDELAIRE, HOTE DE MADAME SABATIER, RUE FROCHOT

Rectification et précisions

Dans les "Quelques Notes bibliographiques" publiées dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1977, fascicule III-IV, j'écrivais: "D'après les premières lettres de Baudelaire à Gautier et à Du Camp, c'est avant l'automne de 1851 que Gautier l'amena [Baudelaire] rue Frochot."

C'était une erreur, dont s'est ému M. Armand Moss, auteur de *Baudelaire et Madame Sabatier* (nouvelle édition, Nizet, 1978).

En effet, les premières lettres de Baudelaire à Gautier et Du Camp, l'une datée de la fin de 1851, et la seconde du 9 mai 1852, n'évoquent pas la présence du poète rue Frochot.

Ma conviction reposait, en fait, et repose toujours sur l'analyse qu'en 1945 Jacques Crépet et André Billy faisaient des souvenirs d'Edmond Richard et dont je reproduis ci-après les termes:

"C'est en 1851, présenté par Gautier, que Baudelaire fit sa connaissance", a, d'après Edmond Richard, écrit, dans une note de sa savante édition critique des *Fleurs du Mal* (1), le plus érudit des baudelairiens, M. Jacques Crépet. Mettons que ce fut une seconde présentation. 1851 est l'année où reparut la *Revue de Paris*. Si cette date doit être retenue, il y a lieu de croire que Baudelaire fut amené rue Frochot en qualité de collaborateur du nouvel organe

né, sinon conçu, dans la salle à manger d'Apollonie. (André Billy, *La Présidente et ses amis*, Flammarion, 1945, p. 118.)

M. Moss ne croit pas que Baudelaire fût un habitué des dîners du dimanche pendant la décennie 1850-1860. Je crois que celui-ci fut moins fidèle que Gautier et Du Camp. Pour M. Moss, les commentateurs ont considérablement exagéré l'importance de Mme Sabatier dans la vie et l'oeuvre de Baudelaire.

Je ne partage pas cette opinion, d'autant moins que Jacques Crépet, entre 1919 et 1934, a bien connu Edmond Richard qui lui a communiqué et commenté son *étude biographique* manuscrite, aujourd'hui conservée dans le Fonds Billy de la Bibliothèque municipale de Fontainebleau.

Cela dit, je tiens à rectifier auprès des baudelairiens mon affirmation de 1977.

JEAN ZIEGLER

MARCEL CROUZET

Les baudelairiens ont perdu un ami en la personne de Marcel Crouzet décédé le 31 mars 1987.

Né en 1908, agrégé de lettres classiques, il avait été prisonnier en 1940, comme beaucoup de ses compatriotes, et il avait passé presque toute sa captivité dans un Oflag, en Autriche, où il s'occupa activement de l'Université qui y avait été créée. Il y prépara à des examens qui furent validés après la guerre. Libéré par les troupes américaines, il fut rapatrié en mai 1945.

Avant 1940, il avait inscrit un sujet de thèse d'Etat sur Velleius Paterculus. Il l'abandonna pour s'attaquer à Duranty sur qui il élaborait une imposante et importante thèse publiée chez Nizet en 1964 : *Un méconnu du réalisme : Duranty (1833-1880)*. L'homme, le critique, le romancier, ouvrage essentiel à la connaissance du milieu du siècle comme de l'écrivain qu'il a fait bien mieux connaître.

Marcel Crouzet nous laisse l'image d'un chercheur scrupuleux, d'un enseignant qui ne transigeait pas avec ses devoirs ni avec le respect dû à la tradition, et d'un ami chaleureux, fidèle et dévoué.

INFORMATIONS

Le Centre W. T. Bandy d'Etudes Baudelairiennes

Le W. T. Bandy Center for Baudelaire Studies aura vingt ans en 1989. Rappelons qu'il a été inauguré officiellement le 12 avril 1969 et que les communications prononcées à cette occasion ont été publiées dans le *Bulletin baudelairien* portant la date du 31 août 1969 (t. V, n° 1).

Le premier fascicule de la collection est daté du 31 août 1965. Quelques numéros sont actuellement épuisés (t. X, n° 2 ; t. XI, n° 1-2 ; t. XI, n° 2 ; t. XVIII, n° 2-3 ; t. XIX, n° 3; et t. XX, n° 1). Mais ceux-ci peuvent être reproduits en fac-similé (photocopie). Des collections complètes sont donc disponibles. Toute personne voulant des renseignements plus précis doit s'adresser au Bulletin baudelairien, Box 6325 Station B, Vanderbilt University, Nashville, TN 37235 USA.

Colloque sur le Parnasse

Mme Rosemary Lloyd prépare en collaboration avec Edgar Pich (Lyon) et Lawrence Watson (Oxford) un colloque pluri-disciplinaire, intitulé "Le Parnasse : préparations et prolongements". Il se tiendra à l'Université de Cambridge du 2 au 4 septembre 1988. La correspondance doit être adressée à : Dr. Rosemary Lloyd, New Hall, Cambridge, CB3 0DF, England. Les textes des communications doivent être envoyés à Mme R. Lloyd avant le 1^{er} mai 1988.

ERRATA

Dans la publication du texte de Lemonnier, "Le Doigt de Dieu" et les commentaires de M. J.-Fr. Delesalle (*Bulletin baudelairien*, décembre 1986, t. 21, n° 3) il s'est glissé plusieurs erreurs que nous prions les lecteurs et notre collaborateur de bien vouloir excuser. Quelques-unes se corrigent d'elles-mêmes. Voici les corrections les plus importantes.

Page 86, ligne 16 en partant du bas, lire :

Fidèle alors à la loi

ligne 14 en partant du bas, lire :

Il hausse les épaules

Page 87, ligne 2, lire :

qui geint à cette heure sous les draps

Page 88, ligne 3, lire :

planche du salut

Page 93, ligne 12, lire :

leur témoignage

Page 94, note 14, ligne 1, lire :

sera épinglé

CENTRE W.T. BANDY D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature que existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie, à l'influence de Baudelaire ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

- 1° toutes les œuvres originales de Baudelaire;
- 2° les périodiques dans lesquels ont été publiés les préoriginales;
- 3° les réimpressions des Œuvres;
- 4° toutes les éditions des Œuvres complètes;
- 5° pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
- 6° plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
- 7° dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;
- 8° plusieurs centaines de traductions de ses Œuvres, dans toutes les langues.

Le cerveau du Centre est une bibliographie exhaustive des Œuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 60,000 fiches. Grâce à une subvention du National Endowment for the Humanities, les livres et périodiques du Centre ont été classés selon le système de la Library of Congress. Un ordinateur est à la disposition des visiteurs du Centre. Il permet de se repérer facilement dans les autres sections.

Le personnel du Centre est composé des Professeurs W.T. Bandy, James S. Patty, Claude Pichois, directeur, Raymond P. Poggenburg, et d'un assistant de recherches, celui-ci nommé pour une thèse sur Baudelaire ou sur un sujet voisin. Les candidatures sont reçues au début de l'année civile, à l'adresse du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français.